

CES ANNONCES MATRIMONIALES



—Oui, monsieur, c'est moi-même ! Je suis la jeune personne au cœur débordant d'affection et qui cherche une âme sœur... un époux, enfin !

LES CERISES DU CURÉ

L'abbé Robert, grand et beau vieillard de près de soixante-dix ans, était bien le meilleur homme qui fût au monde. Curé depuis de longues années, d'un village assez important de la Normandie, on peut dire qu'il était l'ami autant que le pasteur du petit monde laborieux qui l'entourait. Avec lui, pas de sermons mystiques auxquels les paysans ne comprennent goutte, mais simplement de bonnes leçons de morale, d'indulgentes observations, exprimées dans un langage clair et familier. Aussi tous aimaient à l'entendre, et nul n'hésitait à recourir à ses sages conseils dans les situations difficiles.

Un jour c'était quelqu'un de ses paroissiens qui lui disait, montrant son champ inondé :

—Hélas ! M. le curé, v'là not' récolte perdue si ce temps continue. Ne direz-vous point des prières pour appeler le retour du soleil ?

—Certainement, répondait-il, et ce sera de grand cœur... Mais ne croyez-vous pas qu'il y ait quelque autre chose à faire ? Drainez votre champ ; Dieu, mon ami, veut bien nous aider, mais il veut aussi qu'on s'aide soi-même.

Une autre fois c'était une mère dont l'enfant était malade et qui se désolait.

—Voyons, ma fille, lui disait-il, il y a mieux à faire qu'à se lamenter. Voilà une pommade dont vous frictionnez le cher petit ; des herbes dont vous lui ferez une tisane. Couchez-le et tenez-le chaudement. Dieu fera le reste.

Et quand, l'un son champ devenu plus fécond, l'autre, son enfant revenu à la santé, ils venaient remercier l'excellent pasteur.

—Eh bien ! disait-il, vous, mon ami, si votre récolte est plus abondante, soyez secourable au pauvre ; vous, ma fille, si votre enfant vit, élevez-le dans la pratique du bien, et vous serez tous les deux bénis de Dieu et de son serviteur.

Il n'était guère riche, l'abbé Robert ; mais nul malheureux ne se présentait au presbytère sans qu'il le fit asseoir à sa table, et cela au grand déplaisir de sa vieille bonne Gertrude, laquelle, à son service depuis plus de trente ans et qui avait son franc parler, ne cessait de répéter :

M. le curé a bien tort. Tous ces vagabonds sont des fainéants qui exploitent sa bonté.

—Vous, Gertrude ! Vous exagérez certainement.

—Toujours pour le moins huit sur dix.

—Eh bien ! il y en a donc deux qui ont droit à ma charité. Dans l'impossibilité de les distinguer les uns des autres, ne vaut-il pas mieux faire l'aumône à qui ne la mérito pas que de la refuser à qui la mérito ?

—Bon, bon !... Mais aussi vous encouragez la paresse.

—Allons, concluait le prêtre avec un fin sourire, mettons, si vous le voulez, Gertrude, que je suis complice... et n'en parlons plus. Cela est affaire entre Dieu et moi.

Gertrude n'insistait pas ; mais mal satisfaite on l'entendait marmotter :

—Oh ! avec ce raisonnement-là !...

Ce qui n'empêchait pas, car elle était bonne au fond, qu'en l'absence de son maître elle n'eût toujours une niche de pain et une tranche de viande à donner à qui venait tendre la main... Mais cela n'allait jamais sans de sévères paroles. S'il était jeune : Que ne travaillait-il !... S'il était vieux : Que n'avait-il amassé pour sa vieillisse ? On peut dire que c'était plus la bonne que le prêtre qui sermonnait.

Or, un tantôt de juin, dans son jardin attendant au presbytère, l'abbé Robert lisait à l'ombre d'une tonnelle, non son bréviaire qu'il savait par cœur, mais un revue scientifique à laquelle il était abonné. La religion, avait-il coutume de dire, la religion est sœur de la science ; si l'une console et fait espérer, l'autre, utilement appliquée, apporte à nos misères le soulagement et quelquefois le remède. Partant de ce principe, il mettait Pasteur au même rang que saint Augustin... encore ne savons-nous pas trop s'il ne mettait l'un un peu au-dessus de l'autre.

Comme il s'absorbait dans sa lecture, les éclats de deux voix parties du point du jardin qui bordait la route lui firent soudain lever la tête ; l'une grondeuse, la voix de Gertrude, il ne pouvait s'y tromper, l'autre plaintive, celle d'un enfant.

Ne pouvant voir ce qui se passait à cause des massifs de verdure qui gênaient la vue, le curé appela :

—Gertrude ? Qu'y a-t-il ?

Il ne tarda guère à le savoir : presque aussitôt Gertrude apparaissait, poussant assez rudement devant elle un garçonnet d'une huitaine d'années, qui répétait en pleurant :

—Non, madame, j'en ai pas pris.

Mais la sévère dame ne semblait pas seulement l'entendre.

—Monsieur le curé, dit-elle, voilà un polisson que j'ai surpris volant vos cerises !

À ces paroles accusatrices, le visage du bon prêtre avait soudain pris une expression de tristesse ; il lui était toujours pénible d'avoir à réprimander les enfants, qu'il aimait, au contraire, à caresser et appeler à lui par de douces paroles. Celui-là semblait bien misérable avec sa chemise de toile grossière et son mauvais pantalon retenu par une seule bretelle, la tête et les pieds nus. Pourtant ses traits intelligents et sa mine timide n'annonçaient pas le vice. Mais puisqu'il y avait eu faute, la sévérité s'imposait.

—Voyons, dit-il à l'enfant, pourquoi es-tu entré ici ?

En présence du prêtre, dont la bonté était bien connue de tous, le coupable s'était un peu rassuré ; mais sa confusion n'avait fait qu'augmenter. Il répéta timidement :

—M. le curé, j'en ai pas pris !

—Parbleu ? croyez-le, dit Gertrude. Il tirait les branches uniquement pour voir les cerises de plus près.

—Je voulais en cueillir seulement cinq ou six pour ma petite sœur...

—Ah ! c'était pour ta petite sœur ? fit le curé... Et quel âge a-t-elle ?

—Elle a cinq ans, M. le curé... Alors comme nous passions elle m'a dit : Je veux des cerises... Et quand j'ai vu qu'elle allait pleurer, je suis passé à travers la haie pour aller lui en chercher... Parce qu'elle vient d'être bien malade et le médecin a dit comme ça qu'il ne fallait pas la contrarier...

—Où est-elle ?

—Elle est dehors qui m'attend de l'autre côté du chemin.

—Eh bien ! va la chercher et amène la moi.

—Oh ! M. le curé, vous ne la gronderez pas !... ça la ferait pleurer, et je l'aime tant, ma petite Jenny !...

—Non, non ; ne crains rien.

PAS DE RIVALES



Le jeune Tommy (à son ami Joe).—Voyons, Joe, avoue que c'est là une beauté, l'idéale beauté que chaque homme ne trouve qu'une fois dans son existence. Regardez-là ! Elle n'a pas de rivales quand elle patine. Tu ne sera pas étonné, n'est-ce pas, que j'ai perdu la tête en la voyant et que je l'adore.